



Flammarion

LA LETTRE D'AMÉRIQUE PAR DOMINIQUE MOÏSI

Aux États-Unis, la cérémonie de remise des diplômes, le Commencement Day, a tout du rite initiatique. Comme son nom l'indique, il s'agit de célébrer le passage vers une vie nouvelle avec son cortège d'opportunités personnelles et de responsabilités vers la société.

Il est six heures du matin et le son des cornemuses vient de retentir dans la cour de Lowell House, la maison qui est la mienne à Harvard, appelant étudiants et professeurs, à la cérémonie. Revêtus de leurs longues robes, dont les couleurs varient en fonction des titres et des universités et de leurs chapeaux plats de couleur noir, qui semblent sortis tout droit de peintures de la Renaissance italienne ou anglaise, professeurs et étudiants vont prendre ensemble un petit déjeuner, accompagné, crise économique oblige, par un simple « mousseux » et non du champagne. À 7 h 30 précises au son des cloches et précédé par les joueurs de cornemuses, le cortège des professeurs, suivi des étudiants, va traverser les rues de Cambridge pour se rendre à la Memorial Church, l'église qui se trouve au cœur du « Yard », le centre historique du Collège pour une prière interreligieuse et une bénédiction collective. Plus tard, les professeurs gagneront l'estrade qui les attend, dans une longue procession, entre deux rangées d'étudiants qui les applaudissent et les remercient de les avoir « conduits » jusqu'à ce moment. Plus de 20.000 personnes, professeurs, étudiants, parents sont réunis dans le Yard et au rythme des chants et des hymnes, les étudiants de chaque école, architecture, droit, business, et la faculté des arts et sciences... se verront conférer collectivement leur diplôme par la présidente d'Harvard, assise sur un siège qui, par tradition, est le même depuis la fin du XVII^e siècle. Dix personnalités aussi diverses que le prix Nobel Chu, devenu ministre de l'Énergie sous Obama, et le cinéaste espagnol Pedro Almodovar recevront un doctorat « honoris causa » aux applaudissements de la foule. Plus tard dans la journée, les diplômes seront individuellement remis à chaque étudiant dans le cadre des maisons ou des

départements qui sont les leurs.

Le rite, l'émotion, la prière, le respect quasi sacré devant l'éducation et son « véhicule » l'éducateur, tout cela laisse songeur le « spectateur engagé » que je suis qui enseigne à Harvard et dont les enfants éduqués en France ignorent tout ou presque de ce qu'est le rituel de la remise des diplômes dans une grande université américaine. Certes, la République française, laïque, s'accommoderait difficilement d'un rituel qui, mélangeant si intimement le sacré et le profane, accorde une telle place au religieux. Certes aussi, les « cyniques » peuvent dénoncer une célébration qui, pour partie au moins, vise à justifier les sacrifices financiers faits par les familles pour donner la meilleure éducation possible à leurs enfants : 50.000 dollars par an, même si le nombre de boursiers est majoritaire.

Et pourtant, cette cérémonie qui célèbre tout à la fois le respect pour l'éducation supérieure, le culte de l'excellence et la poursuite de l'idéal américain, sans parler de la réussite de l'intégration des immigrants est à bien des égards admirable et pleine d'enseignements, en particulier pour un Français qui a suivi, même de loin, les « péripéties » de l'année universitaire en France. Deux de mes étudiants, l'un Mexicain, l'autre Chinois, m'ont présenté leurs pa-

L'éducation prise au sérieux est la garantie du progrès collectif d'une société.

rents ce jour-là, des parents unis par leur commune ignorance de la langue anglaise. Ils venaient d'un milieu très modeste ; ces deux diplômés, Mexicain et Chinois, n'étaient pas des « héritiers », mais bien clairement des « ancêtres », conscients du saut qualitatif prodigieux qu'ils venaient d'effectuer dans leur vie. La présence de leurs parents, émerveillés et encore incrédules devant la réussite de leurs enfants, donnait à cette cérémonie son vrai caractère et sa véritable signification. L'éducation prise au sérieux est la clef de l'ascenseur social individuel et la garantie du progrès collectif d'une société. Est-il possible d'adapter une partie au moins de ces valeurs et de ce cérémonial au modèle français ? Comment retrouver ce mélange de flexibilité et d'ouverture, et ce culte de l'excellence, qui au-delà des robes et des rites constitue le message du Commencement Day ?

Dominique Moïsi, conseiller spécial à l'Ifri est professeur invité à l'université d'Harvard.